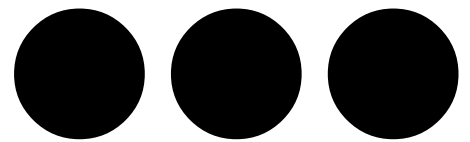


Le nouvel ATIL



Dessin : Luis Melo
«TLOZ - The lost posters»
@party_in_the_front



La vie est
un roman

► L'enfance
ventre à terre

► De la
chronique
au mythe

► Dans l'ancre
du premier
roman

DES ROMANS VRAIMENT TRANSGENRE

Force vitale, énergie débridée, quête insatiable. Chacun des auteurs ici réunis mène une quête dans un monde plus ou moins instable et fuligineux, dont les règles et les ressorts lui échappent. D'où la dimension ludique dans lesquels ils choisissent de planter leurs personnages : jeu vidéo (Kevin Lambert), théâtre (Ramón Sender), plateau de danse (Dalya Daoud).

C'est tout bonnement un personnage de Zelda qui s'échappe de son jeu pour venir aider les deux héros des *Sentiers de neige* à résoudre leurs traumatismes enfantins. C'est au Calderón de *La Vie est un songe* que Ramiro, le double de Sender, se réfère dès qu'une situation lui semble misère ou miracle. C'est enfin en louchant du côté des terrains vagues et des juke box propices à toutes les imaginations que Dalya Daoud peuple les loisirs de sa colonie d'enfants, et les frustrations de leurs parents. Il n'en fallait pas plus pour qu'on suggère à Kevin Lambert d'écrire un texte sur le livre, vecteur d'échappatoire dans la culture populaire et particulièrement dans le cinéma de son adolescence (pages 14-15).

Un roman d'aventures niché dans un conte, pour Kevin ; une épopée logée sous la forme d'une chronique, sous la plume de l'ancienne journaliste Dalya Daoud (également fondatrice de Rue89 Lyon) ; un roman picaresque ceint dans la confession d'un bourreau ordinaire raconté par Sender : ces trois tempêtes romanesques sont contenues dans trois genres très différents. L'éditeur aussi apprécie la marge de jeu et de liberté permise par de telles rencontres, au point d'ouvrir encore les coulisses de la création : entretien à bâtons rompus sur les choix iconographiques page 10, témoignage de Dalya Daoud sur le vertige de l'auteure après l'envoi de son manuscrit page 20. Et surtout la liberté de célébrer comme chaque automne la fête annoncée avec vous. *Challah la danse, Challah la rentrée !*

Benoît VIROT ♦

Dalya Daoud La fête au village

- ▮ De la race du mythe 4
- ▮ «Je voulais de l'oralité» 6
- ▮ Index des plats à déguster 7
- ▮ L'album souvenir du livre 8
- ▮ Un voyage dans les identités 9
- ▮ De l'image au cliché 10

Kevin Lambert Vingt mille lieues sous les marges

- ▮ L'imaginaire à tombeau ouvert 12
- ▮ Le jeu des sept erreurs 13
- ▮ Ton désir est une porte close dont les livres ont la clef 14
- ▮ La guerre des mondes parallèles 16

Ramón Sender La vie est un songe

- ▮ Le bourreau à fables 18
- ▮ Le fantôme de la guerre civile 19

Chronique d'un premier roman 20

QUELQUES IMAGES DE LA SAISON DES PRIX 2023



Tiffany Meyer, attachée de presse



Les deux Maryam, Pir et Madjidi



Les deux lauréats du Médicis, Kevin Lambert et Lidia Jorge



La camarade Chloé Delaume



Le lauréat du Goncourt, J.-B. Andrea, solidaire !

Photographe : Sébastien Clavel

Dalya Daoud La fête au village



De la race du mythe

Et si *Challah la danse* était notre *Cent ans de solitude* ? De l'usage de l'épique et de la langue dans les terres en marge.

Dalya Daoud
Challah la danse
roman



Dalya Daoud ●

●
Challah la danse
Photo de couverture
de Doug Dubois
256 p. 19,50€
Sortie le 19.08

« **B**ien des années plus tard, face au peloton d'exécution, le colonel Aureliano Buendía devait se rappeler ce lointain après-midi au cours duquel son père l'emmena faire connaissance avec la glace. » Ce n'est pas avec la glace, comme dans *Cent ans de solitude*, mais avec un lama, que Bassou, le héros de ce livre, fait connaissance lors d'une balade inaugurale avec son père. Le lama de la ferme attenante, emblème de l'altérité parfois incongrue surgie sans coup férir à l'orée des années 70 dans ce village typique des Monts du lyonnais, historiquement voué au textile et commençant à décliner largement avec celui-ci.

« Smaïl avait prétendu que la promenade avec son fils deviendrait un rituel mais un ciel menaçant ou le moindre prétexte suffisaient à l'y faire renoncer. » Voici l'incipit tout en délicatesse et en suspens de *Challah la danse* : Smaïl est un pater familias déchu lui aussi, assigné à résidence avec un œil borgne et un handicap qui le tiennent éloigné de son usine depuis longtemps. Ce Village-ci ne se développera plus, bien au contraire : nul train, nul gramophone, nul cinéma ne l'atteindront, hors le détour d'un Jean-Jacques Goldman poussé par son engagement politique à donner là un concert, en marge des grandes métropoles – un soir resté sans lendemain. Au contraire du célèbre Macondo, le Village de Dalya Daoud est sans lendemain. Comme Macondo, il est par contre guetté par l'insomnie (quand les enfants « fuguent » en boîte de nuit du côté de Lyon) et par la perte

de la mémoire : « Quand leurs enfants partirent, Hassan leur prescrivit de ne pas oublier leurs origines mais, avec le temps et la façon de leur père de si bien composer avec le Village, ils ne surent pas s'il parlait de l'Algérie ou du Lotissement. »

Mettons. José Arcadio Buendia serait Smaïl ; Ursula Iguarán serait Lalla, matriarche faisant oublier par ses danses tonitruantes au milieu du salon l'espace, et le temps, et redonnant le goût de vivre à toutes et à tous. Et *Challah* narrerait le destin plus ou moins répétitif, sur trois générations, de dix familles immigrées, de leurs heurts et de leurs bonheurs (« Laisse-moi vivre ou Akarbi je te fais manger des cailloux ! »)

Le récit ab ovo de la construction de l'usine puis du lotissement par le patron arménien Kechichian ancre le récit dans une histoire, qui appuie ce parallèle ; tout comme l'atavisme des ouvriers, marqués par leurs origines ethniques et géographiques (arabe, berbère, portugaise...) *Challah* s'ancre aussi dans un territoire, très simple, très délimité, abondamment documenté : l'usine, la ferme, les champs alentours ; un peu plus loin, le cimetière des chiens ; plus haut, au cœur du « Village » (qui gardera sa majuscule, mythique, tout au long du livre), les bars, la maison de la presse, le stade de foot ; et là haut, sur les mamelons des deux collines, deux chapelles, l'une à moitié abandonnée.

Challah s'ancre enfin, et c'est l'aspect qui rend son réalisme magique, dans une langue : une macédoine de

Eva Chupikova
«Teeming Grounds»
(@eva_chupikova)



mots fidèle aux allers-retours incessants entre les familles. Du berbère, de l'arabe, de l'argot, du lyonnais... Et le livre progresse avant tout par cette langue, charnelle, charnue, pleine de métaphores, qui vient donner consistance à un monde quotidien jamais anodin : « *Les deux filles, dont les chaussures connaissaient le plus petit caillou du chemin, traversaient la pampa du Village pour monter jusqu'à la chapelle désacralisée des Brigands.* »

Aux vingt chapitres sans titre du texte de Garcia Marquez, répondraient les vingt années sans repères de *Challah*, découpées par des saynètes ciselées élevant l'anecdote au rang du mythe. Dalya Daoud ne cherche pas à être au plus proche de la vérité, des sentiments ou de la couleur locale : au contraire, elle est dans l'instant et le mot, et c'est ce parti pris qui lui donne une vision universelle et magnifiant la vie. De même que Garcia Marquez faisait en sorte que « *les choses les plus effrayantes, les plus inhabituelles soient dites avec la plus grande impassibilité* », Dalya Daoud prend le parti de la chronique pour dire et transfigurer la réalité.

Deux éléments structurants de ce territoire restent omniprésents, mais horscadre : le travail, et le racisme. Avec une infinie pudeur, l'auteure nous fait visiter l'usine de nuit, ou après qu'elle a mis la clef sous la porte, comme pour garder la pesanteur du travail en creux, hors du récit ; de même, le racisme affleure, se soupçonne, chaloûpe entre deux mots, mais ne dit jamais son nom. C'est toute la force de *Challah la danse* de dresser l'édifice du Lotissement sur les tensions d'un monde en déliquescence, dont la seule permanence reste ces dix familles. L'Autre niché au creux du village ne se voit pas, mais il infuse, et on ne serait pas loin de penser que loin de s'intégrer à la France d'en bas, c'est la France d'en bas qui s'intègre au clan Challah !

«Au delà des dialogues, je voulais de l'oralité...»

■ *Challah la danse aborde un angle mort de l'histoire de l'immigration à travers un cadre rural : est ce que vivre à la campagne fait découvrir la France différemment aux personnages ?*

Vivre au milieu des pâturages plutôt que dans des tours de dix-huit étages donne sans doute à voir autre chose d'un pays, mais il n'y a pas de cloison hermétique entre rural et urbain : les gens se rendent visite, circulent, regardent la télé. Ici, cette porosité permet de questionner l'identité de Bassou, qui ne découvre pas la France puisqu'il y naît. Quand il va voir ses cousins à Givors, en banlieue lyonnaise, il est un petit péquenaud de la campagne alors que dans son village, il est un petit arabe de cité. Et dans sa maison, c'est une culture kabyle modeste et paysanne qui lui est transmise.

Un prof de Lettres à qui j'avais parlé de mes velléités d'écriture m'avait prévenue, sans avoir lu une de mes lignes, qu'il serait difficile d'accéder à la publication pour quelqu'un comme moi. Je n'avais pas osé lui demander s'il pointait mes origines ploucs, immigrées, ou les deux.

■ *Qui sont vos personnages principaux ?*

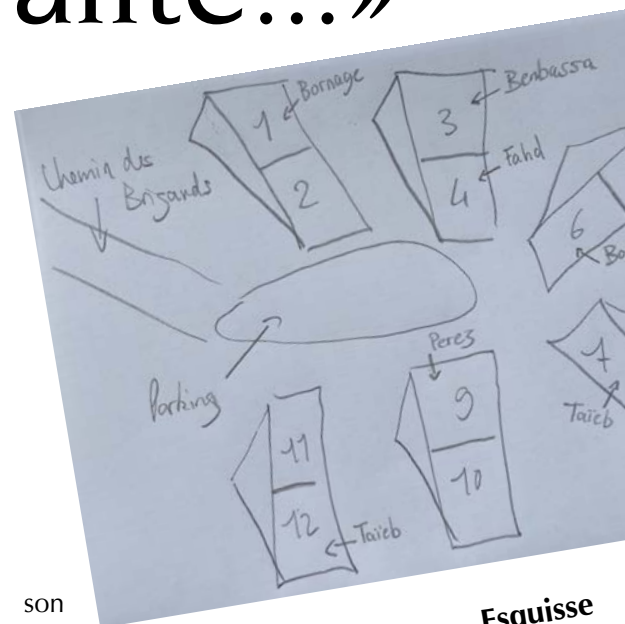
Bassou Benbassa a été la première silhouette à laquelle j'ai pensé. On le suit de son plus jeune âge jusqu'à ses 17 ans dans les années 90. Je lui ai attribué des fragilités

et des contradictions qui sont les miennes.

Difficile de ne pas évoquer aussi sa mère, Lalla, femme kabyle, athlétique, à la crinière rousse, qui danse de façon spectaculaire et compose avec son destin, auquel elle refuse de se soumettre tout à fait. Voir leur mère en joie est sans doute ce que les enfants préfèrent : « Challah qu'elle danse », disent-ils lorsqu'elle est énervée... tout en redoutant que le monde extérieur la surprenne. C'est une version abrégée du *inch'allah*, si dieu le veut, en plus oral, moins solennel ; une version qui ponctue une conversation, éventuellement pour s'en remettre à dieu ou à qui voudra bien filer un coup de main.

■ *Les filles ont une place privilégiée, dans ce texte, dont elles sont presque le héros collectif : avez-vous hésité à relater certaines choses ou certaines thématiques ?*

Si l'on a des velléités artistiques et que l'on produit quelque chose qui plaît à son père, il faut sans doute tout jeter et recommencer. Ce que j'ai écrit ne plaira pas au mien, c'est sûrement bien comme ça. Je ne me suis rien interdit dans l'exposition des intimités. Je ne voulais pas que Olfa, Jihane, Rym, Vanessa, Denise, Solange, Lalla ou Montserrat incarnent des stéréotypes, en faire des victimes ou des Antigone. Chacune raconte quelque chose sur



son

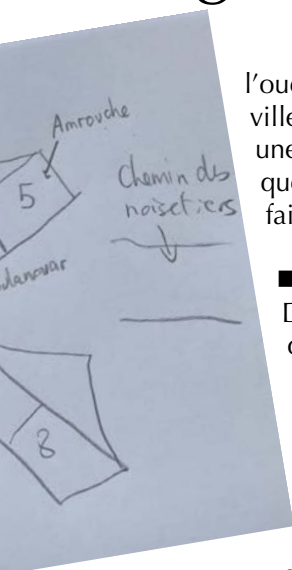
— époque les années 60 pour les plus âgées, 80 et 90 pour les plus jeunes — et ses origines — les montagnes kabyles, les Aurès, les côtes tunisiennes, la ruralité française.

■ *La région lyonnaise est elle destinée à être reconnue ?*

J'ai inventé les villages voisins, Saint-Bol, L'Arbrûle et Sarigny, ainsi que la vallée de la Brivonne, en restant très proches des vrais noms de lieux. En revanche, j'ai gardé Lyon et Villefranche-sur-Saône, afin que l'on situe ces paysages, différents de ceux que l'on pourrait trouver dans la Drôme ou en Bretagne. J'aime l'idée de faire de la littérature régionaliste, je tenais à parler de cette campagne vallonnée qu'un des personnages appelle « le pire patelin de

Esquisse
du Lotisse
arrachée
l'auteure

Entretien sur la genèse du roman



du plan
à

l'ouest» ou encore «la cambrousse», près d'une ville qui n'est pas Paris et où l'industrie textile a une histoire différente du Nord. C'est un décor que je voulais exploiter car je le connais parfaitement, je m'y sens à l'aise en pensées.

■ Pourquoi ces brefs chapitres-chroniques ?

Deux images, deux scènes, m'ont permis de tracer une ligne. La première, c'est Lalla qui danse dans son salon, comme une furie, devant ses enfants fascinés. Voir leur mère dans ces dispositions de joie et d'exubérance est sans doute ce que les enfants préfèrent, "challah qu'elle danse", disent-ils, tout en ne voulant surtout pas que le monde extérieur la surprenne. La deuxième, c'est une Mercedes Benz noire recouverte d'injures racistes et de croix gammées, que les habitants du Lotissement découvrent un matin à l'aube. J'ai questionné la forme sans arrêt. Le découpage par période, par année, permet de mettre chaque anecdote dans un cadre et de les rendre plus puissantes, comme des tableaux.

■ Qu'est-ce qui vous a le plus plu dans le processus d'écriture ?

J'imaginai au premier jour qu'une idée présiderait à chacun de mes chapitres et qu'ils se lieraient grâce à un propos pas ou peu entendu. Rien de ça n'est arrivé, évidemment. Le récit contient au moins deux intrigues et autant de drames, dont je laisse la résolution aux lecteurs. Cela m'a beaucoup amusée, tout comme le travail sur les différents registres de langue, l'orthographe d'une langue argotique qu'on n'a pas souvent l'occasion d'écrire et qui n'obéit à aucune règle ni convention. J'ai aussi intégré au maximum les pensées et le vocabulaire des personnages pour pervertir la chronique, car ce sont eux les patrons dans cette histoire. Au-delà des dialogues, je voulais de l'oralité. À chaque fois que je riais, j'étais quasi sûre de tenir quelque chose de valable.

Index de la cuisine de Challah : un roman à déguster (les chiffres renvoient aux numéros de page du livre)

- Boulettes de lasbane 7
- Flûtes farcies 13
- Patates aux sardines 13
- Chou farci 17
- Boules de loubam 20
- Felfels 39
- Tortilla de pommes de terre 47
- Gratin de macaronis avec du khobz Sfeunj
- Kesra 48
- Maquereaux fourrés au persil 56
- Baghrir
- Bsissa
- Chorba pour cuver l'alcool blanc 58
- Makroud et boules coco 61
- Quadro 66
- Salade de riz, maïs et lardons 8/97
- Veau marengo 107
- Mesfouf aux fèves 125
- Pâtes farcies 140
- Escargots à la tunisienne 145
- Navarin d'agneau 158
- Tarte aux pralines 159
- Truite aux amandes
- Arlom 161
- Berkoukès (soupe de pâtes) 176
- Paëlla du père de Julien (poulet, fruits de mer, petits pois) 188
- Salade de tomates et d'ail 192
- Sandwich aux œufs frits 197
- Épinards hachés aux œufs de la cantine les jours de tonte de pelouse 218
- Poulet aux olives 247
- Méchouia aux œufs durs
- Rfisset rouz aux amandes 251

L'album souvenir du livre, légendé par l'auteure (archives personnelles)



● *L'auteure devant sa maison
(un été au Lotissement)*



● *Les maisons au milieu des herbes hautes.*



● *Les conscrits du Village au parc municipal
(1978)*



● *Deux ouvriers mécaniciens dans l'usine
de tissage.*

DAOUD

Un voyage dans les identités

Comment écrire le mot identité au pluriel ?
Un géographe a lu pour nous *Challah la danse*.

Tous les romans sont géographiques. Certains à bas bruit, qui effacent les lieux de l'action derrière les personnages et leurs états d'âme. D'autres qui clament haut et fort leur géographicit  . Ancrages et racines, paysages du quotidien, lieux rêv  s de l'exil ou du retour, routes et chemins, maisons, frontières ; toute la douceur et la rugosité du monde.

Challah la danse est un voyage en espaces. Dès les premiers mots. Une promenade, un ciel «    peine menaçant », un vallon et un   tang. Et le « Lotissement », déjà. On est dans les Monts du Lyonnais, un espace aujourd'hui périurbain, agricole encore, mélange de « locaux » et d'urbains en mal de campagne. Des noms de lieux à peine changés, d'autres pas du tout. Une histoire localisée, inscrite dans l'espace, documentée, un roman vrai.

Le Lotissement, c'est là que les choses vont se passer, à partir et autour de là. C'est le centre de la vie qui s'écoule pour les familles de l'usine, même si ce centre est une périphérie du Village. Le Lotissement, c'est le point de repère de Bassou et des autres, avec les quelques maisons tôt fatiguées des Benbassa, des Amrouche ou des Perez, la voiture abandonnée depuis longtemps, l'éclairage public

qui tarde à arriver. Au Lotissement, il n'y a rien, guère de raison d'y aller quand on habite au Village. Le Village, c'est le lieu de ceux d'  ci, ceux qui vont au Penalty manger des grenouilles, à la soirée des pompiers ou au Café du Midi.

Le Lotissement est en situation d'extra-territorialité, comme hors de la commune, hors la loi commune. Le Lotissement et le Village, les deux pôles. Deux mondes juxtaposés. On circule un peu, des amitiés et des amours, le coll  ge pour un peu de mélange...

Ce roman, c'est du temps aussi, le temps des adolescences, des premières cigarettes et d'un peu de shit, des échappées vers la grande ville pour une soirée dissimulée en boîte de nuit. Des noms d'avant : Mitterrand, Khaled Kelkal avec sa tête de gamin, le terroriste qui fait la une des médias, abattu par les forces de l'ordre pas très loin du Village, Jean-Jacques Goldman qui y fait un concert la même année, Charles et Camilla déjà. Le temps de l'extrême-droite un peu honteuse, le temps du père ; on ne le clamait pas sur les toits.

C'est une histoire d'après la colonisation, une histoire d'un passé qui ne passe pas. Les familles du Lotissement viennent presque toutes du bled, quelque part en Algérie ou en Tunisie. On dit qu'on

y retournera un jour mais personne n'y croit vraiment. C'est un horizon, le lieu des vacances d'été (et de l'estomac littéralement retourné de Lalla durant la traversée), un horizon qui semble s'effacer au fil du texte mais qui revient parfois, par bouffées, tenace, lorsque les habitants du Lotissement sont renvoyés brutalement à leurs origines.

On ne parle pas de racisme ni d'exclusion dans ce livre. Pas la peine, on comprend. Il en est question à chaque page ou presque, dans les silences et les regards, les mots prétendument sans importance, les pratiques spatiales. Le Lotissement, ce n'est pas le Village. Ceux d'en bas resteront d'étranges étrangers, malgré les papiers, malgré les désirs d'être comme les autres, comme ceux d'  ci, malgré les histoires d'amour, malgré les envies d'intégration de Hassan Amrouche qui « monte » au Village et arbitre les matchs de foot. Il faudrait faire encore plus, tout lâ  cher, lâ  cher les traditions, abandonner son histoire. Et ça ne suffira sans doute pas.

On en est toujours là, avec ceux qui ne savent écrire le mot identité qu'au singulier, ceux qui n'accepteront jamais que « leur » pays ait changé. Et ce retour, trente ans derrière nous, parfois jubilatoire, est aussi un peu désespérant.

PASCAL CLERC

De l'image au cliché : comment donner envie sans trop illustrer ?
Réactions à chaud de l'auteure et de l'éditeur sur les quatre autres
visuels envisagés par notre graphiste avant le choix final...

Dalya Daoud
Challah la danse
roman



**Caty Jan (1)
& Arthur Tress (2),**
déjà auteur de notre couverture de
Marx et la poupée.

Dalya Daoud
Challah la danse
roman



«C'est la misère, dit l'auteure.
On dirait une décharge...

- Et la vôtre, de photo, on dirait des
dealers. On voit que ce n'est pas
vous qui devez donner envie de
lire le livre à trois cent libraires !

- Mais c'est un condensé de
l'énergie de l'adolescence.

- J'aimerais mieux valoriser le
sens de la fête que la pente tra-
gique des personnages... »

Voici les dialogues qui ont prévalu
à l'arrivée des photos. L'auteure
voulait une présence humaine, si
possible adolescente, et quelque
chose d'universel : que l'image
puisse figurer « partout », donc au
village. L'éditeur espérait offrir
une vision périurbaine qui fasse
ressortir les thèmes du jeu et de
la fête.

L'avis de l'auteure photo par photo :

1 L'énergie adolescente. Oui, on
sent que ça va mal se terminer...

2. Pas mal dans sa composition
mais il y a un gros immeuble
derrière, alors qu'on est quand
même à la campagne

3. La zone... alors que le Village
du livre est super mignon. Ici, on

a l'aspect d'une déchetterie. Évi-
tons le lugubre : il y a beaucoup
dans le livre, mais pas de misère !

4. Ma préférée, avec le manège
«calypso» en fond : j'aurais ainsi
pu intituler un de mes chapitres.

Je préfère l'évocation de l'ado-
lescence et de jeunes adultes à
celle de l'enfance, car c'est une
période plus attirante, plus évo-
catrice, plus complexe pour tous.

5 Le choix final. On parle des
mêmes choses avec Doug Dubois.
Un tiers de la série aurait pu faire
la couv (<http://dougubois.com/mldas>)

Dalya Daoud
Challah la danse
roman



Caty Jan (3) & Kyle Thompson (4),
auteur de quatre de nos couvertures :
Querelle, Border, Cette tendresse et
Carrière de sable.

Dalya Daoud
Challah la danse
roman



A close-up portrait of a man with long, wavy brown hair and light green eyes. He is looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a teal-colored t-shirt. The background is blurred, showing some red and white elements.

Kevin Lambert

Photo Bénédicte Roscot

Vingt mille lieues
sous les marges

L'imaginaire à tombeau ouvert

BENOÎT VIROT

Un livre à double fond, ludique et initiatique, déployant la quête de deux enfants aux troussees d'un (super)héros de jeu vidéo très ambivalent.

(Couverture provisoire)

Kevin Lambert
Les Sentiers de neige
roman



Kevin Lambert ●

●
Les Sentiers de neige

352 p. 19,50€.

Sortie le 04.10

Parvenu dans nos mains en août, sous le titre *Conte de Noël*, ce livre est d'abord un cadeau. Après ce qu'on peut lire comme une trilogie sociale, Kevin Lambert aborde un itinéraire plus intime, à hauteur d'enfant, qui est un roman d'aventures, en même temps qu'un hommage aux lectures d'enfance et d'adolescence.

Plus le roman trace son « Sentier », plus il révèle, à l'instar d'un trésor, un double fond, soulignant la barrière entre l'enfance et l'âge adulte, mais aussi entre la fiction et la réalité, le quotidien et le fantasme, le possible et l'interdit, le désir et la honte. Cette fresque narre le voyage sous terre de Zoey, un garçon mal dans sa peau qui voit approcher l'adolescence avec angoisse : ses parents viennent de se séparer, il ne sait pas quelle est sa place dans le monde, il ne sait même pas trop s'il est un garçon ou une fille, et de ce doute, il nourrit un complexe de culpabilité récurrent. Et s'il était responsable du vol de cette game boy à l'école, de la séparation de ses parents,

de sa voix de travers, de ses désirs inavouables... ? Traquant à chaque instant sa part féminine, interdite, celle à ne pas montrer en famille, il continue malgré tout ses rêves de déguisement en princesse, et se laisse toujours troubler par les garçons de son entourage : par le corps des anges et par l'aisance des démons. Face à ces tourments, une échappatoire s'offre à lui : le monde parallèle du Dôme, proche de l'univers des jeux vidéos incarné par Skyd (cf *ci-contre*).

Le texte progresse entre deux mondes : les tableaux de famille, horribles, monstrueux, gavés de patois, de gens indistincts dans leur vulgarité, comme une galerie de portraits à la Ensor plus morts que vivants ; et les tableaux d'arcade du jeu que s'invente Zoey. À terre, peu de drames, peu de dilemmes ; sous terre, des péripéties psychologiques et dramatiques haletantes.

Deux mondes doués d'énergie et de règles différentes, mais l'ennui des fêtes de famille, et le sentiment de n'être définitivement pas

comme les autres, pas aussi smart ni viril que ses cousins, pousse toujours Zoey à fuir la réalité, au point d'embarquer sa cousine Emie-Anne, enfant adoptée, qu'il adore et qui l'adore, dont l'appartenance à l'enfance est le dernier rempart de sa joie. Le roman explose quand Zoey accepte de partager son expérience du pacte avec elle. Leur quête commune pour sauver Skyd est quasi épileptique, du Jules Verne sous acide : archaïque, avec des adjouvants un peu bancroches (la tante Josiane, une pièce rapportée dont on s'est tellement moqué qu'on a d'abord essayé de l'assassiner ; la grand tante Madeleine, une intercesseuse ; et l'entité majeure, quoique ambivalente, de Skyd), tous dressés contre la masse des parents.

La descente dans le Dôme, ce monde réel inversé aux multiples embranchements, aux percées oniriques vers la forêt des traumas, est un tunnel palpitant. La duplicité des personnages, l'ambivalence de la douleur et du mal qui font du bien, la traversée des heurts et des abus de l'enfance, est un monument littéraire, une évocation sublime de thèmes qui affleurent, de non-dits qui débloquent quelque chose, le masque étant aussi dur à endosser, que protecteur.

En prenant quasiment au pied de la lettre la métaphore de l'introspection, en la faisant endosser par un héros de jeu vidéo, et en incarnant celui-ci comme une entité duplice – cruelle, mais salvatrice et indispensable à la maturité adulte –, Kevin Lambert fait décoller son lecteur loin des poncifs psychanalytiques. Guidé par la violence des désirs cherchant à se libérer, le jeu consacre le livre comme une école de la vie. ◆

L'envers du masque

Une farandole de masques pour mettre l'enfance en scène, ou quand Lambert rencontre Miyamoto...

« **D**epuis sa plus tendre enfance, elle porte cette certitude d'être singulière, pas comme les autres, une Porteuse de masque » se dit Emie-Anne, la cousine de Zoey. Et la fillette n'est pas la seule, le monde est une farandole où chacun joue un rôle, enfile le costume dicté par les circonstances et danse. Dans ce grand carnaval, il arrive parfois, comme pour notre héroïne, qu'une personne ne se limite pas à un seul masque, et qu'elle les collectionne en jonglant d'une vie à l'autre.

Dans ce théâtre des apparences, certains diront que les masques n'existent que pour dissimuler ses intentions et qu'ils sont davantage conçus pour servir les vilains que protéger les gentils. D'autres verront dans ces masques le danger redoutable de ne plus réussir à s'en défaire, coincés dans un rôle, englouti par lui.

C'est le destin que l'on pourrait prêter à l'antagoniste principal de l'opus « *The Legend of Zelda: Majora's Mask* » dont s'inspire librement Kevin Lambert pour le personnage de Skyd. Et pour cause, dans un subtil parallèle aux anneaux de l'univers de Tolkien, le masque de Majora se fait le pendant de l'Anneau Unique, celui destiné à « les amener tous et dans les ténèbres les lier », incarnation d'un obscur pouvoir qui, doté d'une

volonté propre, agit sur son détenteur. Sous son emprise, Skull Kid plonge le monde de Termina dans le chaos en tourmentant ses habitants et en menaçant de faire s'écraser la lune sur Bourg-Clocher, cité centrale de Termina, le soir du Carnaval du Temps



Christian Obando (série Alter Ego)

Au célèbre personnage de Link – héros éternellement désigné pour vaincre le Fléau dans tous les univers de la licence aux côtés de la Déesse –, Kevin préfère le personnage mutique et espiègle de Skull Kid pour inspirer Skyd, la créature qui vient à la rencontre de Zoey et Emie-Anne.

SUITE P. 15

Ton désir est une porte close dont les livres ont la clef

Une réflexion de Kevin Lambert sur l'image salvatrice du livre dans le cinéma des années 1990 et 2000... éclairant son parcours et celui de ses héros.

Les années 90 et 2000 (dans lesquelles j'ai grandi) ont construit un imaginaire du livre qui passait en grande partie par le film. Comme s'il voulait s'approprier la bonne réputation des livres auprès des jeunes, le cinéma leur donne un caractère magique, une puissance hors du commun. Les films d'animation de Disney qu'on produit ou réédite débutent par l'ouverture d'un grimoire ancien, reliure de cuir et enluminures luxueuses, dans lequel la caméra s'enfonce.

Dans *Richard au pays des livres magiques* (1994), le jeune protagoniste pénètre par une bibliothèque enchantée dans le pays de la littérature où, accompagné de trois livres humanoïdes, il parcourt différents classiques (il est sauvé par la baleine de *Moby Dick* avant de se retrouver sur le bateau des pirates de *L'Île aux trésors*, etc.). Dans *La Belle et la Bête*, la lecture est la passion de Belle qui « *a toujours l'air absent / la tête plongée dans ses romans* ».

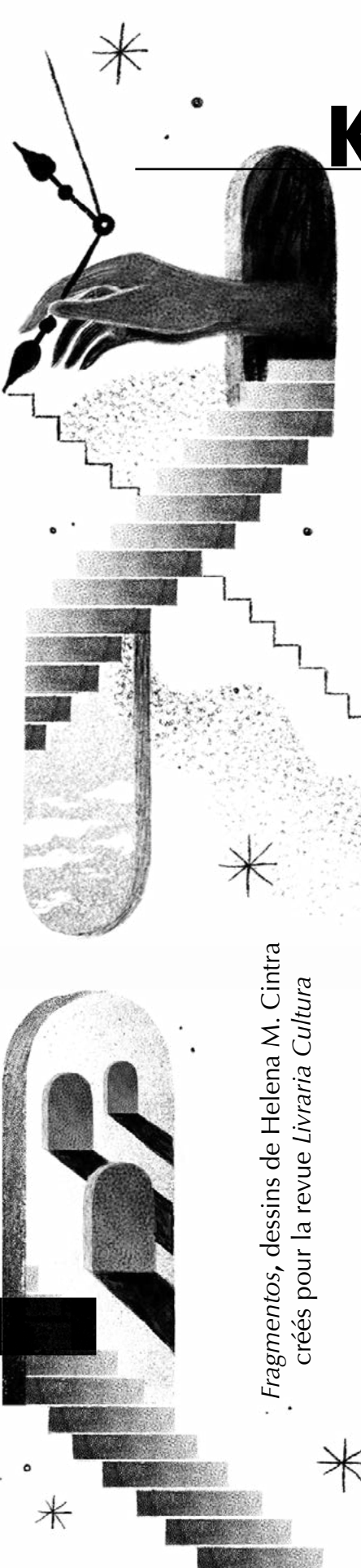
La fille de l'inventeur, comme le petit Richard, est un support identificatoire pour celles et ceux qui préfèrent les mondes inventés à la

dureté du réel et qui, comme Belle et moi, se le font reprocher. D'innombrables œuvres promettent aux enfants des années 90 et 2000 qu'ils ont une place ailleurs, dans un monde inconnu du nôtre. Les armoires de Narnia, les plateformes de la gare de King's Cross ou le terrier du Lapin Blanc sont des portails vers des univers fantastiques où nos héros trouvent enfin leur place. Tout ce temps, ils étaient des élus, le Royaume les attendait depuis des millénaires. Ces enfants tristes, qui vivent dans un monde trop dur, auront dans le monde parallèle une destinée illustre, triompheront du Mal et rencontreront peut-être, enfin, leurs véritables parents. Peut-être qu'on accède à ces lieux, comme dans *L'Histoire sans fin* (1984), par quelque livre enchanté.

Dans ces univers, les livres sont transformateurs, dangereux, les bibliothèques sont les lieux où l'on résout les énigmes en accédant de manière illicite à la section interdite. Dans ces histoires, des apprentis-sorcières animent des balais et apprennent la magie dans des bouquins dont les titres défilent.

Nous apprenions ainsi que ces objets singuliers, pas toujours très nombreux dans les bibliothèques de nos parents, possédaient un pouvoir extraordinaire paraissant émaner de leur forme même : reliures cousues, couvertures de cuir, languettes qui servent de signets, pages jaunies nous sauveraient de nos vies maudites, nous offriraient – nous offraient déjà – un espace où s'enfuir, où vivre le temps d'une lecture, à l'abri des regards, des récriminations et des cruautés.

Je reste un enfant des années 90 et je cherche encore mon portail vers une autre dimension, où j'entrerais dans un monde plus juste où, héroïne de personne, je trouverais quelque chose comme une place. Me revient en tête le conte que l'Oncle Isaac récite à Fanny et Alexandre dans le film de Bergman : dans cette histoire un vieillard raconte à des enfants, au beau milieu du plus sec désert, qu'il existe quelque part des forêts où l'on trouve des sources d'eau. Cela paraît incroyable à ces habitants des routes de sables. Quand un enfant lui demande d'où provient cette eau, le vieil homme répond (*cf encadré ci-contre*) :



KEVIN LAMBERT

La fiction des années 90 et 2000 est faite, pour le meilleur et pour le pire, des larmes, des cris, des espoirs déçus, des rêves de délivrance de ses enfants. La littérature nous a trahis. Elle n'a pas su tenir ses impossibles promesses. Aucun monde secondaire ne nous attendait, aucun Pays des Merveilles plus beau et moins dur ne nous accueillait, au tournant de l'âge adulte, pour doter nos existences d'un sens, d'une nécessité. Les douleurs et les espoirs des enfants déçus, trahis par les romans, se condensent, pleuvent et forment des rivières immenses qui se déversent sur les étagères des librairies et des bibliothèques scolaires. Engendrent d'autres histoires.

J'ai grandi après avoir subi, parfois durement, les trahisons de la littérature ; je ressens très fortement les contours de cette blessure, et je n'ai pas tout à fait pardonné aux livres de m'avoir offert une échappatoire temporaire et fragile, de m'avoir juré qu'un monde meilleur existait. Personne ne m'a pris la main pour s'enfoncer avec moi dans ce monde où on m'espérait. Tout les livres me l'ont dit. Et je ressemble aujourd'hui, nous ressemblons, lecteurs et lectrices, au vieil homme du désert. Assoiffés et desséchés, on cherche désespérément le chemin du retour. L'indice qui nous permettra de retrouver l'espoir cascading de la rivière.

« Ce n'est pas facile, crois-moi. »

KEVIN LAMBERT

L'envers du masque (suite)

Semblable à Skull Kid, petit être au physique inquiétant égaré dans les Bois Perdus, Skyd incarne les peurs profondes des deux enfants : abandon, rejet, solitude, inadéquation, différence, colère, frustration, injustice...

Ce n'est pas un hasard si Kevin Lambert fait appel à ce personnage plutôt qu'au traditionnel héros prophétique : Skyd devient la doublure de Zoey et Emie-Anne, miroir cathartique renvoyant toute la complexité des émotions éprouvées par les deux enfants : « *Pour Emie, le Mal n'existe pas vraiment, les méchants dans les films ont toujours des raisons de nuire aux héros, et très souvent Emie prend parti pour eux* ».

Dans un parcours initiatique à revers, Kevin Lambert trace des allées et venues entre Skyd, Zoey et Emie-Anne à mesure qu'ils s'entraident et sont confrontés à leurs angoisses, qu'ils s'aventurent ensemble sur le chemin de la résilience, leurs sentiers de neige.

Naomi Sierols

Chacun porte en lui des espoirs, des peurs et des envies. (...) Ce désespoir, cette espérance, ce rêve de délivrance, tous ces cris, toutes ces larmes s'accumulent pendant des milliers et des milliers d'années et se condensent dans d'incommensurables nuages autour de hautes montagnes. Une pluie s'écoule de ces nuages jusqu'au bas des montagnes, formant les torrents et les rivières qui courent à travers de grandes forêts.

La réponse du vieil homme de Fanny et Alexandre aux habitants des routes des sables quand ils lui demande d'où vient l'eau...

Fragmentos, dessins de Helena M. Cintra
créés pour la revue Livraria Cultura



Photo de Christian Obando (série Alter Ego)

La guerre des mondes parallèles

Derrière ses échappatoires, le fantastique nourrit le réel en même temps qu'il y revient, toujours.

En changeant le cours de l'Histoire ou en intégrant les dimensions parallèles (« multivers ») à leurs récits, certains auteurs de l'imaginaire bouleversent les codes et se soustraient aux lois du réel. Un plaisir dont Kevin Lambert, habitué à la dentelle sociétale et aux tranchants récits du vrai, ne fait pas l'économie avec l'introduction dans son roman de Skyd, un héros inspiré de Skull Kid, personnage tiré de Termina, le monde parallèle de Hyrule, contrée phare de la saga « La légende de Zelda ».

Outre Zelda, les lectures de Emie-Anne évoquent également *La Quête d'Evilan* de l'auteur provençal Pierre Bottero dont le savant équilibre entre heroic fantasy et ancrage dans le réel est un des meilleurs exemples de multivers. Trois trilogies articulées autour de l'héroïne éponyme, dont le destin la conduit à basculer d'une dimen-

sion lointaine à la nôtre et à l'éveil d'un pouvoir qui lui permet de matérialiser le fruit de son imagination afin de sauver son monde d'origine de la guerre.

Les *Portal Fantaisy* – co-existence de deux univers, l'un généralement moderne, technologique, cartésien et similaire à celui que nous connaissons, l'autre, fantastique, magique ou surnaturel – traversent les époques, à la façon du terrier d'*Alice au pays des merveilles* et de la penderie sans fond du *Monde de Narnia*, que cent ans séparent. *Narnia*, épopée d'une jeune fratrie ayant fui les bombardements et qui, ballottée d'un foyer à un autre, finit par découvrir par-delà les vêtements d'une armoire, une porte vers un univers féérique.

Cette fuite en avant vers des univers inconnus, souvent salvateurs, Emie-Anne la connaît, quand elle « ouvre le roman et un vortex l'emporte, elle s' imagine enfin re-

joindre un royaume où on l'attendrait depuis toujours. Il n'en faut pas beaucoup pour mettre le pied dans l'autre univers : un portail, une lettre d'invitation, une trappe dans le sous-sol, un petit garçon volant qui entre dans ta chambre en pleine nuit et te saupoudre de poussière de fée... »

Pour autant, si ces mondes permettent aux personnages d'échapper à leur condition, que ce soit pour un instant ou plusieurs années, ils ne peuvent échapper au retour à la réalité. Aussi, la fratrie Pevensie est très consciente des adieux imposés par leur passage vers l'âge adulte et sait qu'une fois sortie de l'enfance, les portes de Narnia lui resteront fermées.

Un chemin pavé d'acceptation, d'apprentissage et de failles que parcourront aussi Zoey et Emie-Anne tout au long de leurs *Sentiers de neige*. ♦

NAOMI SIREROLS



Ramón Sender. De la guerre à l'exil, la vie est un songe.

Portrait de Sender par José Oltra Mera
utilisé par José Luis Cano
pour sa couverture espagnole
de *Siete domingos rojos*
(Sept dimanches rouges).

Le bourreau à fables

Troisième livre de Ramón Sender traduit en français (1971) après *Noces rouges* (1946) et *Le Roi et la reine* (1955), *Le Bourreau affable* est son magnum opus. Réédition salutaire pour que cesse la « conspiration du silence » (*Le Monde*) envers ce géant espagnol. **BENOÎT VIROT**



Ramón Sender ●

Le Bourreau affable
Traduction Armand Pierhal
et Michel Alvès
352 p., 24€
Sortie le 18.10

Ce roman débute au dessus de quatre cercueils, sous la lumière mêlée de l'aube et des arcs voltaïques. Une lumière tantôt terrestre, tantôt spirituelle, nécessitera d'entourer notre bourreau, Ramiro, découvert lors d'une exécution au garrot et qui, au cours d'une longue nuit, se raconte au romancier. Brillant, insolent, philosophe, doué pour tout, Ramiro a vécu, de couvent en prison, de maisons closes en cirque ambulant, une série d'aventures et de rencontres qui rappellent de près le propre parcours de Sender.

« Potentiellement amoureux de toutes les femmes », et doué pour tous les métiers, Ramiro a compris la vie en jouant le rôle du Prince Sigismond dans *La Vie est un songe*, revêtu des habits de femme pour rentrer dans un couvent, testé la condition de bandit de grand chemin, affûté sa philosophie avec Goya, offert des bonbons à une sirène dont il était amoureux (ils s'avèrent empoisonnés, elle en mourut). Puis devenu anarchiste par hasard et prisonnier par nécessité, il a hésité entre la carrière de jésuite et celle de bourreau en optant, au nom de la vérité, pour ce dernier état. Bras armé, et aveugle, des hommes, il fera justice mécaniquement, sans prendre aucune part de responsabilité au monde qui se joue.

Tout ce temps, il a connu la faim, et n'en a tiré qu'une prescience plus nette, artistique, des sons et des couleurs. La scène est moins théâtrale que dans *Le Roi et la Reine*, car elle est d'abord métaphysique et morale. Quoique échappé des croyances « barbares, archaïques et paysannes » de son village, Ramiro croit à la culpabilité et au mal, et est obsédé par le crime et le salut. « Dieu n'a pas besoin d'exister pour régir et conduire ma vie. »

Comme dans ses autres livres, Sender exprime ici face aux contradictions de l'existence un idéal de dépouillement, de retour à l'essence et à la nudité, au point de briser toute contrainte, toute exigence sociale. « Ramiro cherchait les fenêtres ignorées qui donnaient sur les horizons intérieurs. » Ce flamboyant roman d'un siècle et d'une vie pousse jusqu'à l'obsession l'interrogation sur le sens et le non-sens de la vie, tout en appelant à la responsabilité individuelle plutôt qu'à la morale. « Demain vous serez un bourreau, un autre jour un saint. C'est selon la lumière que dieu vous envoie. »

Sender passe avec autant d'aisance du réalisme cruel, à de grandes fugues visionnaires et oniriques suscitées par la faim, la fièvre, la drogue, dans un ballet picaresque et romanesque étourdissant. ◆

Le fantôme de la guerre civile

À partir de son expérience de la guerre, et de thèmes privilégiés (la vie comme théâtre d'ombres, les conflits intérieurs, le hasard et les illusions...), Sender a bâti une œuvre variée (roman historique, social, picaresque, magique, symbolique) de 60 romans... la plupart non traduits.

Ramón Sender naît en février 1901 en Aragon. Ces origines aragonaises inspireront une large part des sentiments mystiques, virils et héroïques de ses personnages. Enfant rebelle, il se frotte, souvent violemment, à son père. Élevé chez les jésuites, il est exclu du lycée à la suite de désordres étudiants.

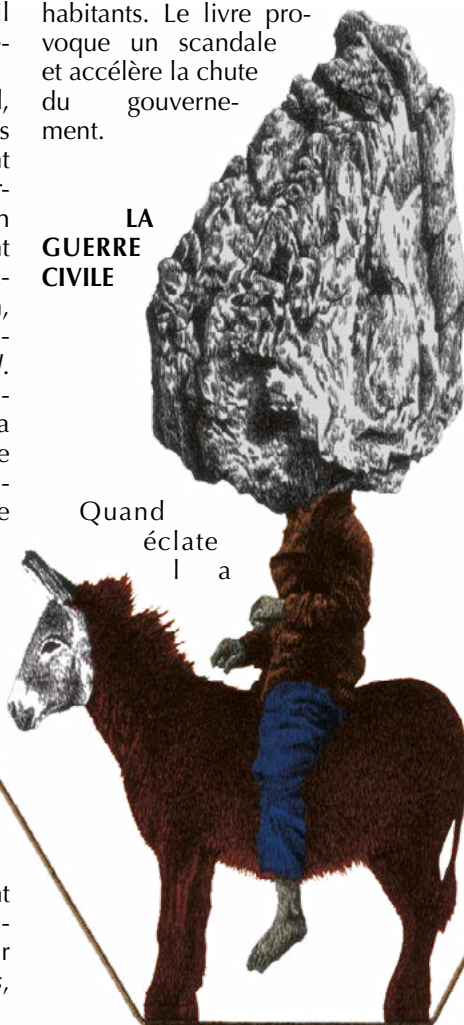
À 17 ans, il se retrouve à Madrid, seul et sans argent. Là, il dort 3 mois dans le parc du Retiro, se lavant dans les fontaines, écrivant des articles et des contes. 1923 : il fait son service militaire au Maroc, pendant la guerre du Rif, et utilise cette expérience pour son premier roman, *L'Aimant*. De retour à Madrid, il intègre le prestigieux quotidien *El Sol*. Un passage en prison pour conspiration contre le régime (la dictature de Primo de Rivera) accélère son évolution, et il rejoint la presse anarchiste.

Les débuts de la II^e République sont une période tendue, grèves à répétition, d'affrontements et de frustrations. Le pays est extrêmement pauvre ; deux millions de paysans sans terre sont au chômage une partie de l'année ; un tiers de la population est analphabète, et l'espérance de vie est de 50 ans. Les romans de cette époque sont des romans-reportages, à forte dominante sociale : *O.P. (Ordre Public)*, sur les prisons ; *Sept dimanches rouges*,

sur les milieux anarchistes ; et *Casas Viejas*, sur la répression sanglante d'un soulèvement paysan près de Cadix, en 1933. Sender a risqué sa vie en se rendant sur les lieux au lendemain de l'événement recueillir le témoignage, hyper détaillé, d'es habitants. Le livre provoque un scandale et accélère la chute du gouvernement.

LA GUERRE CIVILE

Quand éclate la



guerre civile, en 1936, Sender est en vacances avec sa famille en Castille. Il passe la ligne de front, et rejoint comme soldat une colonne républicaine de Madrid. En quelques mois, il perd sa femme et son frère, assassinés par les franquistes. Toute sa vie, Ramón se sentira comme un fugitif, portant le poids d'une solitude et d'une culpabilité mêlées. Et la plupart de ses livres transposeront des images et des épisodes de cette guerre.

L'EXIL

Sender propose plusieurs fois aux communistes de s'engager, qui refusent. Il part s'installer au Mexique, pour des années d'exil très prolifiques : *L'Empire d'un homme*, *Le Roi et la Reine*, *Noces rouges*, *Le Bourreau affable* et *Requiem pour un paysan espagnol* datent des années 40 et 50.

En 1946, il devient professeur d'université aux États-Unis. Dans son pays, il est auréolé du mythe du *Requiem*, un livre qui restera censuré (comme la plupart de son œuvre) par Franco jusqu'en 1974, ne circulant que sous le manteau. Malgré la mort du dictateur en 1975, Sender, redevenu extrêmement populaire, reste aux États-Unis, où il continue d'écrire à un rythme effréné jusqu'à sa mort, le 15 janvier 1982.

Théo Delambre

Avant d'écrire, j'ai parlé et je l'ai même ouvert grand. « Je fais un roman, une fiction », voilà ce que j'ai répondu à tous les gens qui m'ont demandé ce que je fichais depuis qu'on ne me voyait plus en ville, depuis que je n'étais plus là, à la raconter, cette ville. Je traînais et je fouillais dans la zone de ma mauvaise mémoire, superposée à celle de mon désir impérieux. J'ai donc parlé souvent, pour m'obliger. On m'a encouragée, j'étais comme à monocycle sur le Tour de France, la caravane Cochonou prête à me doubler par la gauche. On m'a demandé si j'en avais encore pour longtemps – le bon mot, je ne le trouve pas sous le sabot d'un cheval. On a moqué mon nouveau genre : invisible, planquée derrière ma machine, négligeant mes cheveux coupés façon Georges Harrison, en route pour le valhalla des phrases qui coulent comme du sirop de cassis.

Arrête de raconter des conneries, fais plutôt ton texte pour la gazette !

Tout me percute depuis que, avec Benoît Virot, on a topé, « on bosse ensemble et challah ça marche. » Je l'ai souhaité fort, ce moment, mais je me rends compte que je n'ai rien préparé. Je ne sais plus quoi penser de ce bloc de deux cent cinquante pages, j'en oublie des passages qu'on me rappelle, je n'ai plus sa musique en tête, je suis hors de moi. « Benoît n'est pas ton psy », me répète-je. C'est bien gentil mais

ça continue de valdinguer. « Ton éditeur n'est pas ton psy, épargne-nous le spectacle d'une crise d'angoisse force 8. » D'autant que lui n'est pas là pour déconner, il me demande de couper un chapitre sur des adolescents survoltés qui font l'expérience de l'ecstasy. Il me ferait paraître-il rentrer illico dans la catégorie-boulet des ersatz de Beigbeder après son rail de 16 heures. On ne m'en avait jamais dit de pire. Pas grave, j'aime bien travailler, ça me calme les nerfs. Je me demande quand même.



Un texte choisi pour être publié, c'est peut-être celui qui a démontré la capacité masochiste de son auteur

à encaisser des heures passées à l'écriture, à adopter le ressac. Qui sait. À quoi bon se poser la question puisque c'est lancé, c'est même l'heure d'en causer, du bouquin. J'expose la signature d'un contrat d'édition et mon père réagit. Il a hâte de lire le roman, se demande où le trouver. Je redoute qu'il l'ouvre. Je redoute sa blessure s'il se reconnaît dans l'un des ouvriers du roman qui est pourtant moins lui qu'un jus tiré ailleurs. « Ce sont des personnages, pas toi ni maman, ni tonton un tel, il ne faudra pas confondre ! », ai-je essayé de lui dire, pour m'autoriser à tracer le croquis. Je ne rends **aucun** hommage à des personnes qui l'auraient pourtant mérité. C'est une lettre d'excuses que j'aurais dû écrire. « Ils comprendront », me dit-on. En attendant, je leur raconte ce que je peux, les étapes de la fabrication, mes allées et venues d'ici la sortie.

Le calme est épais dans la maison d'édition, seulement brisé par la dance music de Corona qui sort du bureau du service de presse. Nos téléphones posés sur la table crachotent « *This is the rythm of the night*. » On prépare la réunion du lendemain avec les commerciaux. J'entends la première exégèse que l'éditeur fait devant eux, ambiacés par le son des nineties. Je ne l'avais jamais entendu dire pareilles choses. Le texte est devenu un livre et rien ne pouvait me réjouir plus, je ne suis plus seule à l'ouvrir grand.

Dessin : Candace April Lee, esquisse du personnage de Skull Kid, dans Zelda.

En route pour la valhalla des phrases

PAR DALYA DAUD

Journaliste, fondatrice de Rue89Lyon,
auteure de *Challah la danse*, rentrée 2024

L'expérience du premier roman,
processus de prise de confiance tout sauf évident